

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



De l'anecdote au mythe

Chrystine Brouillet, *Nouvelle-France*, Montréal/Paris, Lacombe/Denoël, 1992, 386 p.

Louis Caron, *La tuque et le béret*, Montréal/Paris, L'Archipel/Édipresse, 1992, 202 p.

Anne Hébert, *L'enfant chargé de songes*, Paris, Seuil, 1992, 162 p.

Francine Bordeleau

Numéro 67, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1992). Compte rendu de [De l'anecdote au mythe / Chrystine Brouillet, *Nouvelle-France*, Montréal/Paris, Lacombe/Denoël, 1992, 386 p. / Louis Caron, *La tuque et le béret*, Montréal/Paris, L'Archipel/Édipresse, 1992, 202 p. / Anne Hébert, *L'enfant chargé de songes*, Paris, Seuil, 1992, 162 p.] *Lettres québécoises*, (67), 13–14.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Chrystine Brouillet, *Nouvelle-France*, Montréal/Paris, Lacombe/Denoël, 1992, 386 p., 24,95 \$.

Louis Caron, *La tuque et le béret*, Montréal/Paris, L'Archipel/Édipresse, 1992, 202 p., 19,95 \$.

Anne Hébert, *L'enfant chargé de songes*, Paris, Seuil, 1992, 162 p., 19,95 \$.

De l'anecdote au mythe

Avec leur dernier roman, Brouillet, Caron et Hébert explorent le passé, publient dans des maisons françaises et signent un best-seller.

Là s'arrêtent leurs ressemblances.

ROMAN
Francine Bordeleau

A PRÈS AVOIR ÉCRIT DES ROMANS POLICIERS (dont le premier, *Chère voisine*, lui faisait obtenir le prix Robert-Cliche en 1982), des livres pour enfants et même de la littérature érotique (sur commande), Chrystine Brouillet a décidé d'investir le genre historique.

Marie LaFlamme, premier volume d'une trilogie, était publié en 1991. Dans ce roman ayant pour cadres le Nantes du XVII^e siècle, les procès en sorcellerie, le Paris des prisons et des orfèvres, Brouillet, qui montrait comment les inquisiteurs ont pu compter sur la mesquinerie villageoise pour envoyer des indésirables — et surtout des femmes — au bûcher, donnait l'Histoire à lire dans une perspective féministe. Avec à la clef une sombre affaire de trésor — dont on ne connaîtra l'épilogue qu'au troisième volume —, des péripéties amoureuses, une belle héroïne aux cheveux roux et une véritable confrérie d'«hérétiques», *Marie LaFlamme*, grâce à l'indéniable talent de conteuse de son auteure, est incontestablement un bon roman «grand public».

Les mystères du Nouveau Monde

Suite de *Marie LaFlamme*, *Nouvelle-France* s'ouvre sur l'arrivée de la belle jeune fille à Québec, en 1663, une époque que nos romanciers n'ont pas abordée si souvent. D'abord aide-soignante à l'Hôtel-Dieu, elle côtoie colons, religieux, coureurs des bois et commerçants : un mélange de personnages fictifs et réels (c'est une des séductions du roman historique) comme Marie de l'Incarnation, Guillaume Lavolette, des Groseilliers, Guillemette Couillard, grande bourgeoise de la haute ville de Québec.

Plus que dans *Marie LaFlamme*, Brouillet se souvient ici qu'elle est une auteure de polars. Elle s'amuse ainsi à mettre en scène une affaire de trafic illicite d'eau-de-vie et à inventer l'un des premiers *serial killers* — «meurtriers en série» — du continent. *Nouvelle-France* apparaît dès lors à la fois comme une fiction historique, un polar et un roman de cape et d'épée, et Brouillet maîtrise suffisamment l'écriture pour réussir ce mélange, au point qu'on pardonne la psychologie sommaire de personnages dessinés à gros traits et, par là même, stéréotypés. Mais Chrystine Brouillet est de ces écrivains sans prétention qui préfèrent l'action à l'introspection, qui racontent des histoires bien ficelées et riches en péripéties. Elle sait en outre intégrer sa documentation historique à la fiction, et utiliser avec bonheur la géographie particulière de Québec — ses parties haute et basse —, ce

qui n'est pas sans rappeler Eugène Sue et *Les mystères de Paris*. Tout cela donne un fort bon roman populaire qui, s'il ne renouvelle pas la littérature, captive et se lit avec plaisir.

La pure laine de Caron

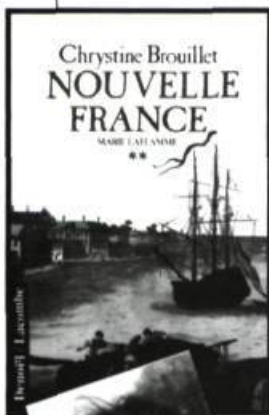
Roman «grand public» aussi que *La tuque et le béret* de Louis Caron, premier volet des *Chemins du Nord*. Avec sa trilogie des *Fils de la liberté*, Caron est l'un de ceux qui ont donné au roman historique québécois ses lettres de noblesse. Dans *La tuque et le béret*, il interpelle encore une fois notre passé en écrivant sur le Québec des bûcherons et des draveurs.

Le héros de ce récit se nomme Félix Métivier. Il naît au début du siècle, en Mauricie, alors qu'à cause de l'industrie des pâtes et papiers, on s'ingénie à «repousser les frontières du Nord»; puis il hérite du commerce paternel à seize ans, le vend bientôt et commence à travailler pour le Pacifique Canadien.

Mais Métivier, dans ce roman de Caron, symbolise le Québec à la conquête de son destin. Il sera donc un *self-made-man* exemplaire, fruste et tenace, impulsif et intrépide, en voie de devenir, comme on le verra dans le prochain volume, un entrepreneur qui réussit dans la jungle des pâtes et papiers dominée par les étrangers.

La tuque et le béret n'est cependant pas que l'histoire de quelqu'un ressemblant à Bernard Lemaire. En 1939, débarque Henri Ramier, un peintre français (le «béret») venu se ressourcer dans les grands espaces québécois. Comme les contraires s'attirent, une indéfectible amitié unira bientôt Ramier et Métivier.

Mais voilà : Félix Métivier n'a pas la densité de Hyacinthe Bellerose, le héros des *Fils de la liberté*, et ce premier volet des *Chemins du Nord* n'intéresse qu'à moitié. Est-ce parce que l'on sent — et sait — que Caron aurait pu mieux faire ? Le romancier n'a pas perdu sa verve, ni ses talents de conteur : tout cela qui fait sa force. Mais peut-être s'est-il justement trop reposé là-dessus et a-t-il malheureusement négligé de polir son histoire. Ce livre apparaît ainsi facile, truffé de situations convenues : l'amitié — virile — entre le Français dandy et le Québécois fruste, l'ascension du Québécois qui vainc à force de détermination (comme si on pouvait vaincre avec autre chose), l'excès



Chrystine Brouillet



Louis Caron

de terroir (l'opposition, usée, de la nature démesurée et de l'homme minuscule, les billots et les défricheurs), la reconstitution de la vie des «habitants»... Tout est gentil et sympathique, rien n'est vraiment neuf. Et lorsque Caron, par le truchement de Métivier, fait de longues digressions sur de vieilles coutumes et des légendes comme celles de la chasse-galerie, on y croit difficilement, on a l'impression d'en être carrément au stade du remplissage.

Caron serait-il à ce point désabusé (on sait que, par lassitude, il s'est «expatrié» en France), désenchanté, qu'il nous serve une imitation de lui-même ? Ou peut-être a-t-il eu du mal à s'astreindre à ce travail de commande (car *La tuque et le béret* en est une) ? Souhaitons alors qu'il recouvre rapidement la forme et l'inspiration : les bons «romanciers populaires» (comme ne l'est pas Francine Ouellette, l'auteur du navrant *Les ailes du destin*, soi-disant roman «grand public»), au Québec, ne sont pas légion.

L'éternel adolescent

Mille neuf cent trente-neuf, c'est également l'année où Julien, dans *L'enfant chargé de songes* d'Anne Hébert, cherche à rattraper son adolescence perdue. Le voilà qui erre, vide, désolé, de son appartement de la rue Cartier, à Québec, au bureau de poste de la rue Saint-Paul qui l'emploie.

Retour en arrière. À la campagne, à Duchesnay, Pauline et ses deux enfants, Julien et Hélène, forment un trio à la schizophrénie typiquement hébertienne : ils vivent dans une autosuffisance affective

presque incestueuse. Il suffira que Lydie, fille superbe et malfaisante, surgisse sur son cheval pour tout bouleverser. Elle troublera l'adolescence de Julien et d'Hélène; surtout, elle mettra fin au règne de Pauline : «Après le frère, la sœur. À chacun son tour. Ne s'est-elle pas juré de les affranchir tous les deux ?»

En cinquante ans (*Les songes en équilibre* date de 1942), madame Hébert aura finalement assez peu écrit. Mais elle aura produit une œuvre remarquablement cohérente scandée par *Le torrent*, *Kamouraska*, *Les enfants du sabbat* et *Les fous de Bassan* (qu'on a ici trop discrédité, sans doute parce qu'il a obtenu le Fémina, alors que son seul vrai titre à oublier est *Le premier jardin*). *L'enfant chargé de songes* s'inscrit dans cette lignée et rejoint même, à maints égards, cette admirable nouvelle écrite en 1945 qu'est «Le torrent» (*Le torrent*, 1950).

Le monde d'Anne Hébert, c'est de toute évidence celui de l'adolescence, de ce moment où l'enfant se sépare de sa mère dans une lutte violente. Mais ce thème, somme toute classique, l'écrivaine le renouvelle en y incorporant une part de fantastique. Ainsi, dans *Les enfants du sabbat*, ce qui n'est au départ que la sordide histoire d'une famille aberrante (père incestueux, mère prostituée, enfants laissés à eux-mêmes : un beau cas pour la Direction de la protection de la jeunesse) dans le Québec des années trente et quarante, devient un récit fantastique où le père est un émissaire de Satan sur terre. *L'enfant chargé de songes*, où l'on passe sans transition du réel au fantasma, joue sur le même registre.

Il est en plus proche parent du «Torrent». François, «enfant dépossédé du monde», qui ne se débarrassera de sa mère que pour mieux se recroqueviller sur lui-même, se prolonge en effet dans Julien qui, même quadragénaire, même exilé à Paris, est incapable d'échapper à l'emprise maternelle, alors que celle-ci est morte depuis longtemps, et à l'été de ses seize ans, moment où apparaît Lydie. L'eau est en outre un symbole important dans les deux récits (de même que dans *Les fous de Bassan*) : présence obsédante pour le héros du «Torrent», elle devient rite de passage dans *L'enfant chargé de songes*. Hélène, victime, n'y survivra pas. Ayant à subir un autre rite, celui de l'amour, Julien, lui, restera prisonnier de son adolescence.

N'eût été d'une fin tarabiscotée, où Julien se réconcilie artificiellement avec le monde et accepte finalement son état d'adulte — comme on dit, il rentre dans le rang et se résigne à l'idée d'un quotidien banal et étriqué —, *L'enfant chargé de songes* nous aurait offert de bout en bout une formidable traversée des apparences, une plongée dans ces zones du mythe et du mystère, zones dont l'approche demande à l'écrivain intelligence et sensibilité. Comme il faut regretter cette fin frustrante, platement réaliste ! Mais ce roman à l'écriture épurée, magnifiquement précise, apparaît comme une synthèse de l'œuvre d'Anne Hébert, vient en somme achever un cycle, et se doit d'être lu.



Anne Hébert

Li françois moult se muet en son langaige*

PARCE QUE VIVANTE, LA LANGUE FRANÇAISE ÉVOLUE CONTINUELLEMENT.

SON ENSEIGNEMENT EN TIENT-IL COMPTE?

ANDRÉ TURMEL, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ LAVAL, PROPOSE UN AUTRE REGARD SUR LE CONTENU DES MANUELS DE FRANÇAIS.

LE SOUCI DE LA LANGUE
MANUELS SCOLAIRES ET ENSEIGNEMENT
DU FRANÇAIS

PAR ANDRÉ TURMEL

PUBLIÉ ET DISTRIBUÉ GRATUITEMENT PAR
LE CONSEIL DE LA LANGUE FRANÇAISE DU QUÉBEC

MONTRÉAL: 1-514-873-2285 • QUÉBEC: 1-418-643-2740

* (XIV^e SIÈCLE): LA LANGUE FRANÇAISE CHANGE BEAUCOUP.